Cuba, une révolution africaine : La Havane-Brazzaville

5 mars 2017

Ange Diawara sous le portrait du Che, Brazzaville (Photogramme du film "Révolutionnaire(s) !" d'Hassim Tall Boukambou

En 2017, le comité scientifique de l'histoire générale de l'Afrique de l'UNESCO s'est réuni à La Havane (Cuba) pour relancer ses travaux… rappelant ainsi les liens étroits, spécifiques et originaux qui unissent l'Afrique à la Caraïbe, du XVIe siècle à nos jours. Africa4 propose de revisiter les liens de cette histoire Atlantique de l'Afrique.
Le modèle idéologico-révolutionnaire cubain au XXe siècle #1

C'est sans doute avec la Révolution du Congo-Brazzaville, initiée par les « Trois Glorieuses » d'août 1963, que la route idéologique de l'Afrique s'ouvre à Cuba. Au cœur de la guerre froide, le modèle révolutionnaire cubain devient l'horizon de l'imaginaire de la jeunesse congolaise – et de manière plus large de la jeunesse révolutionnaire en Afrique – bien avant le souffle de

Mai-68 dans le monde occidental.

L'un des principaux héritages cubain au Congo s'avère l'alliance au sein du Mouvement national de la Révolution (MNR) des groupes armés et de la jeunesse étudiante. Elle a vu le jour avec la charte de Mexico de 1956 par laquelle Fidel Castro, au nom du PCC (Parti communiste cubain), et José Antonio Echeverria, au nom du FEU (Fédération estudiantine de l'Université), scellent leur alliance pour se lancer à l'assaut du régime du dictateur Batista. L'histoire ne dit pas quelle aurait été leur partage du pouvoir entre le PCC et la FEU, puisque Echeverria est tué à La Havane lors de l'attaque du Palais présidentiel et de la Radio en 1957.

Graffiti de la FEU devant l'université de la Havane (© Jean-Pierre Bat, 2017)

La différence – de taille – avec l'Afrique centrale est que la population estudiantine cubaine existe depuis plusieurs générations. C'est d'ailleurs de l'Université que sont parties les premières contestations du régime de Batista (1952-1959). C'est à l'Université qu'ont également eu lieu des vagues

de répressions, soudant un peu plus la conscience politique anti-Batista dans les amphitéâtres. Les cadres de la Révolution cubaine eux-mêmes sont des diplômés de l'Université (Fidel Castro est avocat au barreau de Santiago, Ernesto Guevara est médecin, etc.). Alors qu'au Congo, l'Université est une invention extrêmement récente qui naît avec l'indépendance de 1960, le régime colonial s'étant gardé d'investir réellement dans des universités africaines. Dans ce contexte, le modèle cubain offre l'occasion à plusieurs jeunes Congolais étudiants à Paris de rentrer au pays dans l'effervescence qui suit le 15 août 1963… et finalement de ravir le mouvement révolutionnaire aux mains des syndicalistes qui ont pourtant conduit les « Trois Glorieuses ». Ils deviennent les idéologues de la Révolution congolaise, dont ils forgent les mots d'ordres et dont ils tiennent les organes, à l'image de Lissouba, Noumazalaye, N'Dalla Graille, etc. Ils sont qualifiés par la *vox populi* « d'intellectuels » – en opposition aux syndicalistes.

Insignes des organisations de jeunesse révolutionnaire, Musée de la Révolution de Trinidad (© Jean-Pierre Bat, 2017)

La JMNR, jeunesse du mouvement national de la Révolution, devient le

creuset de leur pouvoir entre 1963 et 1968 au Congo. À l'instar de la milice de la Jeunesse cubaine, les Jeunesses estudiantines José Antonio Echeverria qui deviennent le fer de lance de la lutte idéologique et militaire contre les Contre-Révolutionnaires dès le début des années 1960 (unités LCB – *Lucha contra los Bandidos*), la JMNR va se faire la police armée et intellectuelle de la Révolution au Congo, cherchant dans le modèle cubain ses références de lutte anti-impérialistes. Les « intellectuels » chercheront à conserver la main sur la JMNR pour peser sur le cours de la révolution.

Mais en 1968, la prise du pouvoir par Marien N'Gouabi et les militaires va changer la donne. Un temps, les « intellectuels » vont espérer tenir – sinon manipuler – les militaires, mais ils seront un à un écartés du pouvoir au l'aube de la décennie 1970. C'est la fin du laboratoire politique congolais et son entrée dans la révolution militaro-institutionnelle dite « scientifique ». Le dernier acte est joué avec l'insurrection manqué du M-22 d'Ange Diawara en 1972. Ce dernier a pris pour modèle le Che : son physique (barbiche et béret) comme ses consignes de « conscientisation » des travailleurs lors de ses tournées à travers le pays font explicitement référence à Ernesto Guevara. Interrogé par la télévision nationale, il prend soin de se faire cadrer entre le célèbre portrait du Che et une carte de l'Afrique. Mais – comme à Cuba – le bras de fer entre le parti-État (le Parti Congolais du Travail qui a remplacé le MNR) et son aile gauchiste (M-22) s'engage et finit par emporter l'expérience diawariste… et avec elle les thèses guévaristes en Afrique centrale.

C'est finalement moins par le « foquisme » guévariste que par la construction idéologique de l'intérieur – c'est-à-dire la consolidation du pouvoir par la désignation des « impérialistes » et « contre-révolutionnaires » – que s'impose le modèle cubain auprès d'une certaine jeunesse africaine. L'ennemi absolu est dans ce contexte l'agent de la CIA, figure suprême de l'impérialisme qui remplace l'agent colonial dans le contexte de la guerre froide. Du reste, la CIA n'est pas sans amener de l'eau au moulin révolutionnaire, ne manquant pas d'utiliser des anti-castristes comme auxiliaires dans la lutte anti-lumumbiste au Congo-Kinshasa, après la déroute de la baie des cochons…

Insigne de l'Union des Jeunesses communistes cubaines (© Jean-Pierre Bat, 2016)

Le modèle cubain permet ainsi l'avènement de la jeunesse militante comme une nouvelle classe sociale dans les régimes révolutionnaires, conférant une dimension inédite au phénomène des « cadets sociaux », quelques années avant Mai-68 à travers le monde occidental. Cette révolution sociale

constitue une des principales raisons de l'attraction du modèle cubain pour de nombreux jeunes des années 1960 qui y voient avant tout l'alliance du livre et du fusil pour changer le monde (*Trabajo, Estudio, Fusil* est la devise de l'Union des jeunesses communistes à Cuba). Dans cette approche de classe, une déclinaison corporatiste voit donc le jour : le diplômé de l'Université, promu social grâce au nouvel ordre révolutionnaire, occupe un nouvel espace de l'ordre social des régimes socialistes et doit à ce titre y tenir son rôle dans la Révolution. Il représente le livre.

Enfin, les deux réformes sociales qui inaugurent la révolution castriste – quels que soient leurs effets – ont recouvert un écho sans précédent dans l'Afrique post-coloniale : la redistribution des terres et la lutte contre l'analphabétisme. Ces deux mesures – surtout la seconde – deviendront le marqueur sociétal et mémoriel des programmes socialistes sur les générations qui ont grandi avec. Si la redistribution de la terre n'a pas eu les effets de développement souhaités, la lutte contre l'analphabétisme a en revanche bel et bien constitué un socle générationnel. Combien d'anciens écoliers éthiopiens peuvent-ils décrire voire réciter le tableau alphabétique officiel édité par la Révolution de Mengistu… tout en dénonçant sa « Terreur rouge » et en conservant en mémoire les violences de son régime. Combien d'anciens élèves congolais, et plus loin béninois ou burkinabè, associent-ils leur enfance au foulard rouge, au lever des couleurs dans la cour de l'école, et au cri « La Patrie ou la Mort ! Nous vaincrons ! » (inspiré du célèbre *¡ Patria o Muerte ! ¡Venceremos !*) sans pour autant croire nécessairement au catéchisme marxiste dans lequel ils ont grandi ou à pousser leur sentiment national jusqu'à la mort promise par la devise.

Mais cette génération qui a été à l'école dans les années 1970-1980 est aujourd'hui celle des quinquagénaires et quadragénaires. Ils sont potentiellement soit en charge des affaires publiques de leur pays, et ont certainement procédé aux « compromis » révolutionnaires ; soit, au contraire, ils contestent les régimes en place. Dans tous les cas, parmi ceux qui sont devenus des élites, cet part de leur passé n'est pas neutre et n'a pas été effacée par la chute du Mur de Berlin : elle constitue une strate de leur mémoire générationnelle. Le regain d'intérêt pour l'histoire universitaire des mouvements révolutionnaires en Afrique n'est pas étranger à cette autre histoire des jeunesses soixante-huitardes.

Ruse (ou pas) de l’histoire : c’est à La Havane que s’est réuni, en février 2017, le comité scientifique de l’histoire générale de l’Afrique de l’UNESCO (quelque peu en panne financière depuis le décès de son historique mécène). L’histoire africaine continue bel et bien de s’écrire en connexion avec la Caraïbe… dont Cuba reste, pour différentes raisons, l’épine dorsale.

Suivez-nous sur notre page Facebook.